

**LES ENFANTS DANS LES ARTS DE LA SCENE :  
SPECIFICITES ET ENJEUX**

**RENCONTRES DE LA VILLETTE 2002 – Table ronde du 24 octobre 2002**

---

Animation :

**Chantal Dahan** / Chargée d'études à l'INJEP

Intervenants :

**Christine Pellicane** / Compagnie Tamèratong !

**Ahmed Madani** / Madani Compagnie

**Mohamed Ider** / Chorégraphe et danseur de la Compagnie 6<sup>ème</sup> Sens et Zone Interdite

---

## 1 - Présentation des intervenants

### - Chantal Dahan :

Je travaille à l'Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire. Un nouveau pôle vient d'être créé qui s'appelle " Pratiques Culturelles ". Il a l'ambition de devenir un centre de ressources pour l'accompagnement des pratiques artistiques et culturelles des jeunes.

Les trois artistes qui vont intervenir sont engagés dans des démarches artistiques très différentes mais qui ont toutes en commun la volonté de travailler sur les réalités sociales, urbaines et culturelles du monde d'aujourd'hui.

Chacun a mené des créations donnant une place centrale à des enfants ou à des jeunes. Dans la salle il y a aussi des compagnies, des éducateurs, des animateurs, des théâtres qui sont eux même amenés à travailler avec des jeunes

Nous sommes là pour interroger ces démarches spécifiques de création.

Un des premiers questionnements serait : quel est l'apport spécifique des enfants pour les artistes, en quoi la présence des enfants renouvelle-t-elle l'expression artistique, en quoi cette présence est-elle différente ? Dans l'autre sens, quel est l'apport spécifique des artistes aux enfants, pourquoi et à quoi les forme-t-on, comment et pourquoi les fait-on aborder l'acte artistique ?

Au-delà de ce double questionnement, on pourra réfléchir sur les modifications que ces spectacles, qui mettent en scène des enfants, peuvent apporter sur notre propre vision de la place des jeunes au sein de notre société.

Qu'est-ce que les jeunes disent de notre monde que les adultes ne peuvent pas ou ne peuvent plus dire ou entendre autrement ?

Je voudrais interroger Christine Pellicane qui travaille exclusivement avec des enfants, qui sont, pour beaucoup, en difficulté. Ce travail de création est mené en dehors du temps scolaire, pendant une durée d'au moins 5 ans. Les enfants sont sélectionnés, les diffusions de ces spectacles se font à travers un réseau alternatif ou associatif, durant les congés scolaires. J'aimerais vous demander : pourquoi ce choix des enfants, et qu'est ce que vous vous apprenez mutuellement ?

### - Christine Pellicane :

On intervient sur deux lieux : Mantes-la-Jolie et Belleville. À Belleville, on travaille en partenariat avec des structures sociales et l'école Tourtille. Les instituteurs sont nos coordinateurs privilégiés auprès des familles ; ils repèrent des enfants qui sont en difficulté sociale et aimeraient s'exprimer par le théâtre. Peuvent s'inscrire à la compagnie également des enfants issus d'autres milieux plus favorisés, venant d'autres écoles, car un de nos objectifs est le décrochage. On a du mal à toucher les enfants d'origine asiatique car les parents ne les inscrivent pas dans ces ateliers périscolaires.

À Mantes-la-Jolie, on essaye, par l'intermédiaire d'un centre social, de prendre des gamins dans chaque quartier du Val Fourré, mais on a du mal à toucher des enfants du centre ville. En tant que comédienne j'ai animé des ateliers de théâtre à Belleville ; cela a été un coup de foudre et j'ai commencé à écrire des histoires pour ces enfants. Quand la compagnie a pris forme on s'est rendu compte que c'était plutôt les enfants favorisés qui y venaient, mais on voulait aussi faire venir les autres, car nous avons une démarche politique, nous sommes tous militants et avons envie de faire bouger les choses.

L'objectif de la compagnie Tamèratong n'est pas de les faire devenir des comédiens mais de les aider à bien grandir, à s'ouvrir au monde et à se prendre en charge dans la vie et pas simplement sur scène.

### - Chantal Dahan :

Crois-tu que l'image que renvoie ces enfants à travers les spectacles transforme quelque chose auprès des gens qui viennent les voir ?

### - Christine Pellicane :

Les spectateurs sortent heureux ; il y a un flash d'énergie. C'est une manière aussi de donner, à travers le spectacle, une autre image de ces villes. Ils offrent une ouverture sur le monde à travers la parole de ces indiens zapatistes.

### - Chantal Dahan :

Quelles difficultés rencontres-tu ?

- **Christine Pellicane :**

Les cycles sont maintenant de 5 ans mais la première année on faisait un spectacle dès la fin de l'année et c'était trop difficile à construire sur une durée si courte. Maintenant, pendant 2 ans, c'est une période d'initiation non seulement au théâtre mais à la vie de groupe et à ses règles. Ils ont aussi des ateliers de danse, de Kung Fu, de chant etc.

L'année de création est la plus difficile car on les fait travailler 4 fois par semaine et on impose une discipline très martiale qu'ils ne supportent pas toujours. La tournée, après, c'est en quelque sorte la récompense pour tout le monde.

C'est vrai qu'on est très exigeant pendant ce travail de création, même pour les parents car on ne supporte pas qu'il y ait des absences, des retards et toute l'équipe s'occupe de ça : la famille est cernée, on fait de vraies séances de domptage !

Ceux de Mantes-la-Jolie, on est obligé de beaucoup les porter ; ils ont une grande force d'inertie et ça nous vampirise. Ceux qui tournent en ce moment à la Villette en sont à leur deuxième année de tournée et c'est seulement maintenant qu'ils commencent à être vraiment libres dans leur jeu.

- **Chantal Dahan :**

Combien fais-tu de diffusions par spectacle ?

- **Christine Pellicane :**

Zorro El Zapato, c'est le douzième spectacle de la compagnie ; c'est celui qui a déclenché la reconnaissance ; on a toujours eu du public mais on jouait dans des salles pourries et avec peu d'argent... Là, il a plein de gens qui se sont rattachés à nous, les réseaux zapatistes, des gens qui se sont reconnus dans cette lutte internationale. Il y a aussi la magie de la lettre de Marcos ; il nous a donné rendez-vous à Mexico et on a trouvé plein d'aides pour pouvoir partir. Donc, tout va bien et ça continue puisqu'on passe en ce moment ici à la Villette.

- **Chantal Dahan :**

J'aimerais que Mohamed Ider nous parle de sa démarche. En plus de son activité de danseur, il mène un travail de chorégraphe pour des compagnies amateurs dont certains danseurs sont de jeunes enfants. Cela lui tient énormément à cœur. Pourquoi cette démarche avec des amateurs ?

- **Mohamed Ider :**

Je donnais des cours et j'ai trouvé une tellement bonne énergie chez ces enfants que ça m'a comme choqué et j'ai voulu créer des spectacles pour ces jeunes afin de les faire passer de la rue à la scène. Je fais cela pour qu'il y ait une suite logique par rapport à la danse hip hop, que ça puisse perdurer.

- **Chantal Dahan :**

Tu m'as dit aussi que c'était en réaction aux kermesses de fin d'année...

- **Mohamed Ider :**

C'est vrai que j'en avais marre de voir des enfants habillés en tulipe ou en lapin faire la ronde et voir les parents satisfaits de tout ça. Les enfants, ils savent faire autre chose que de taper dans leurs mains...

- **Chantal Dahan :**

Tu m'as dit que tu voulais montrer la capacité artistique de ces jeunes " qui peuvent faire aussi bien sinon mieux que les adultes ".

Il y a plusieurs compagnies, regroupées en associations, pour lesquelles Mohamed Ider est chorégraphe. Ces compagnies travaillent et diffusent dans des conditions professionnelles. Ces jeunes, avec lesquels il travaille, ne sont pas issus de n'importe quel territoire. Comment fais-tu pour arriver à un décloisonnement, à ne pas être dans le ghetto hip hop ?

- **Mohamed Ider :**

C'est juste la magie ; ils se décloisonnent eux-mêmes. Dans mes cours, je suis très rigoureux au niveau du travail, de la ponctualité.

- **Chantal Dahan :**

Je crois aussi que ça vient du fait que tu leur fais travailler aussi d'autres danses, rencontrer la danse, en fait.

- **Mohamed Ider :**

J'insiste effectivement sur la salsa, la capoeira, la rencontre de tous les styles de danse, car c'est une réalité plus facile à cerner que de ne leur parler que de technique.

- **Chantal Dahan :**

J'aimerais aller plus loin sur le travail que tu mènes avec ces troupes amateurs. Est-ce que ton objectif est d'en faire des professionnels ?

- **Mohamed Ider :**

Je travaille avec eux d'une manière professionnelle pour leur donner la possibilité de choisir leur voie.

**- Chantal Dahan :**

Avec Ahmed Madani, nous sommes dans un autre type de démarche. Vous n'êtes pas dans une pratique régulière avec les enfants. Vous avez réalisé trois spectacles où la présence des enfants était nécessaire pour le propos artistique. La création se fait avec des artistes professionnels et une sélection d'enfants pour des spectacles qui ne sont pas des spectacles " jeune public ". Ces spectacles ne tournent pas de manière commerciale mais ont permis la publication de textes. Vous dites que " les enfants deviennent porteurs d'une parole polémique avec la cité ". Qu'est-ce que les enfants peuvent dire que ne peuvent pas dire les adultes ?

**- Ahmed Madani :**

Il n'y a pas de limite à leur parole. J'aimerais vous lire un petit texte de Peter Brook à propos des enfants acteurs : " Un enfant n'interrompt jamais le courant ; la vie coule en lui. Il ne faut pas l'amener à jouer, il ne joue pas ; il est l'image de la vie qui coule. Quand l'enfant ne joue pas, quand il est seulement ce qu'on regarde, il est alors entièrement satisfaisant. On est en contact avec quelque chose de très précieux, l'image de la vie qui coule ". L'enfant qui joue, c'est cela.

Dans le projet d'un théâtre d'art, poétique et populaire, que je développe depuis de nombreuses années, cette volonté de parler des choses de la vie d'aujourd'hui a pu être, à un moment donné, servie par des enfants acteurs.

Il y a des gens qui vont au théâtre, d'autres qui n'y vont jamais. Dans la réflexion que j'avais de faire rencontrer cet art à un large public, je me suis dit que ce qui pourrait motiver l'envie d'aller au théâtre, en dehors des lieux qui ne sont pas des théâtres, ce qui pourrait donner la curiosité aux gens, cela pouvait être les gens eux-mêmes. C'est comme cela que j'ai pensé faire un travail artistique avec des enfants. Je ne suis pas quelqu'un qui instrumentalise, j'ai tout simplement envie de servir la cause du théâtre.

J'ai trois enfants. Dans nos conversations familiales, on discute sur l'actualité et la compréhension qu'ils en ont, on interroge leur vision du monde à travers ce qu'ils entendent par les médias. On parle aussi beaucoup de ce qu'on mange, de comment on s'habille, on " nous " habille, on " les " habille. Comment se construit, par nous les adultes, le monde qu'on va leur léguer et qu'est ce qu'ils ont à dire de cela ? Notre façon d'ordonner le monde soulève chez eux beaucoup d'interrogations qu'ils abordent de manière extrêmement simple. Même s'il m'est difficile de leur donner des réponses, je trouve que leurs questions sont fortes.

Ma réflexion d'artiste m'a conduit à monter des spectacles où les enfants posent des interrogations qui sont renvoyées à la face de leurs aînés.

La démarche n'est jamais simple ; si les enfants peuvent, avec beaucoup d'explications, comprendre des concepts très compliqués, on les amène à une parole dense, dans une langue très soutenue, une quête sur ce qu'on a à dire ; on leur répète cette phrase de Brecht : " Prends un livre, c'est une arme ". Dans la rigueur du travail, il y a toujours la quête permanente du plaisir de jouer. À partir de ce cadre, ils sont la vie qui coule dans un propos intense qui n'est jamais factice.

J'ai monté trois spectacles :

" Encore heureux qu'on va vers l'an 2000 ", questionnait le monde dans sa réalité matérielle : ce qu'on mange, l'air, les dégâts de l'industrialisation...

" Méfiez-vous de la pierre à barbe " : était une tragédie guerrière sur la capacité de l'homme à s'auto-détruire. On a parlé des génocides de ces dernières années. Cette parole aurait difficilement pu être portée par des adultes. La barbarie, quand elle est dite par des chœurs d'anges qui ont des couteaux à la main, ça frappe beaucoup plus l'imagination. Ce spectacle était très perturbant pour le public ; pour les enfants, après le spectacle, la vie continuait à couler. Les adultes, eux, étaient très émus, et ils n'avaient personne à qui parler. C'était un peu dans cette solitude que je voulais les mettre, ces adultes.

Pour le troisième spectacle, je souhaitais quelque chose de plus ludique. J'ai adapté " Le songe d'une nuit d'été " : j'ai distribué le rôle des quatre amoureux à quatre enfants de 7 à 12 ans.

Bien qu'ils parlent en alexandrins, le fait que les rôles aient été donnés à des enfants a rendu le public très réceptif.

Les enfants sont des acteurs prodigieux, ils sont capables de tout. Beaucoup d'enfants en sortent avec une certaine maturité tout en préservant la poésie de la vie quotidienne.

**- Chantal Dahan :**

Je vais donner la parole à la salle. Vous pouvez rebondir sur ce qui a été dit, poser d'autres questions, ou relater vos expériences dans ces domaines.

---

## 2 - La réaction de la salle : la durée de l'action

### - Emmanuel Gratte / Compagnie Ombre et Lumière :

On travaille dans un lieu spécifique à Belleville depuis un an.  
Vous dites que vous engagez un travail sur plusieurs années ; cela veut-il dire qu'ils s'engagent pour cette longue période ?

### - Christine Pellicane :

Ils s'inscrivent pour toute la durée de la première année ; ils ne peuvent pas partir en cours d'année.

### - Mohamed Ider :

Moi, c'est pareil ; après la première année, il faut qu'il y ait un vrai désir chez eux de monter sur scène et il faut qu'ils se tiennent jusqu'au bout.

### - Gabriel Debray / Association Ombre et Lumière :

Notre démarche est aussi de donner à des enfants, par le biais de la scène, la possibilité d'interroger le monde des adultes.

On côtoie les enfants sur le temps scolaire, dans une dynamique " règles et plaisir du jeu ".

Nous considérons avoir réussi notre travail quand une expression qui est la leur, à travers les danseurs ou les auteurs, a pu être portée avec notre accompagnement jusqu'à ces adultes qui vont souvent en prendre plein la figure ; ce n'est pas une volonté de notre part de vouloir remuer les adultes, ça se passe forcément.

---

## la portée d'un message

### - Maryse Aubert / metteur en scène, Cie Ka mélodie :

Comment arrive t'on à faire porter à des enfants un message, qu'il soit philosophique, politique ou initiatique ?

Je me retrouve dans un contexte où les enfants ont une réticence énorme à parler du monde qui les entoure. J'interviens, d'une part, en milieu rural où les enfants sont dans un désert au niveau de la réflexion sur le monde ; je travaille, d'autre part, avec des classes non-francophones où les jeunes ont du mal à parler d'un monde non-occidental, voulant se coller à tout prix à un modèle occidental type télévisuel. Je suis en train de m'ingénier à les emmener ailleurs pour ne pas reproduire le monde des adultes, et j'aimerais savoir si vous avez ce type de réticences.

### - Ahmed Madani :

La réponse ne peut être liée qu'à celui qui porte le projet, à toi.

En ce qui me concerne, quand je dis que le plaisir est la chose fondamentale à entretenir, ce n'est pas par hasard.

Il faut amener la partie ludique, la laisser s'exprimer, puis faire remonter des choses à débattre avec eux.

Pour la tragédie guerrière que j'ai montée, il faut savoir que les enfants adorent jouer à la guerre et pendant les improvisations je les laissais s'éclater.

Il y a une scène violente dans ce spectacle " comment devenir un monstre ". Je les ai laissés raconter les pires atrocités qu'ils font ou qu'ils feraient s'ils en avaient la possibilité, s'ils étaient des assassins cruels. Je n'ai pas écrit la moitié des choses qu'ils ont dites, c'était de l'ordre de l'insoutenable, j'ai temporisé tout cela mais, sur scène, ils avaient une jubilation à dire des choses horribles devant des adultes qui étaient consternés, car ce qu'ils disaient était bien dans la réalité du sujet du génocide.. Le plaisir de l'enfant étant dans le jeu, il faut progressivement amener une approche indirecte par le jeu ; après, moi, j'amène du texte et ils ont envie de s'en emparer car avoir du texte à dire c'est avoir de la présence sur le plateau ; ils me couraient après pour que je leur écrive des textes...

---

## La collaboration des familles

### - Maryse Aubert :

J'aimerais demander à Christine Pellicane, comment réagissent les familles par rapport à ce travail qu'ils font avec vous ?

Je souhaiterais aussi savoir comment on amène les enfants à ce niveau de conscience du monde qui les entoure et à vouloir en parler volontairement sans que ça soit les metteurs en scène qui leur imposent le sujet ?

**- Christine Pellicane :**

Dans Zorro El Zapato, il y avait le thème des Chiapas que nous avons envie de développer pour amener ensuite sur ce sujet la réflexion des enfants. Notre outil à nous c'est le conte, on y joint ensuite l'actualité d'une manière prudente, car il n'est pas question de les embrigader sur des idées toutes faites. Le travail de base pour faire passer l'idée que l'on veut défendre, c'est l'énergie à travers la danse, le conte.

La relation aux familles, ça vient doucement ; on parle aux familles comme aux enfants, sauf pour celles qui sont déjà militantes ; il s'instaure un climat de confiance pas forcément au niveau de la portée politique du sujet mais qui s'installe sur la durée de cette action au quotidien.

Quand on est parti au Mexique, ce n'est pas la situation politique du pays où on allait qui les inquiétait mais le fait que les enfants allaient prendre l'avion.

**- Mohamed Idir :**

Moi je n'ai pas de contact avec les parents, sauf quand on organise un évènement sur la ville et qu'ils y viennent. Je ne suis pas le seul à travailler, je suis chorégraphe et il y a d'autres personnes qui s'occupent d'avoir un lien avec eux.

---

### L'exigence

**- Chantal Dahan :**

Comment fais-tu, au début, quand les jeunes danseurs te sortent une vision stéréotypée de la danse hip hop, en tant que chorégraphe ?

**- Mohamed Idir :**

Je suis direct, si c'est nul je leur dis. On en vient à respecter les techniques de base.

**- Une dame dans la salle :**

Je crée des spectacles avec des jeunes et je me retrouve bien dans ce que vous développez. Par rapport à la création, les enfants m'apprennent beaucoup. Je leur avais soumis la lecture d'une scène d'Ubu Roi, sans aucune explication ; ils l'ont lu, même en diagonale, et quand on s'est revu une semaine après, je leur ai demandé qui est ce père Ubu et ils en avaient tous un en tête, une intuition immédiate de l'univers de la pièce était directement passée en eux. Il y a un vrai échange, ils ont un imaginaire énorme, une façon de comprendre le monde qui est très pertinente. Après, le dialogue s'instaure au cours de la création, on utilise leurs propositions et on avance en étant à leur écoute ce qui fait parfois bouger ce qu'on a, nous, de plus ou moins arrêté en tête.

**- Chantal Dahan :**

Je voudrais émettre un hiatus par rapport à ce que vous venez de dire, par rapport aux discussions qu'on a eu avec les trois artistes intervenant ici.

Christine me disait : " c'est un domptage, c'est un boulot, c'est dur ! "

Mohamed ajoutait : " ils arrivent, ils ont une énergie, ils ont peur de rien, ils y vont, le plus dur c'est de discipliner tout ça pour aller au-delà ".

Ce passage existe bien, afin d'arriver à dépasser la vision du monde que vous voulez réinterroger plus loin pour la représentation, pour la scène, même si les enfants, c'est merveilleux !

**- Ahmed Madani :**

C'est la même exigence qui se pose dans un cadre professionnel. Les enfants font des propositions fortes d'acteur, de jeu, les comédiens professionnels en font aussi, mais les enfants se lâchent plus et c'est très stimulant pour le créateur.

**- Un monsieur :**

Derrière votre exigence, si j'ai bien compris, il y a un objectif de sélection, c'est ce que Christine a dit au tout début. Nous, on ne sélectionne pas ; j'aimerais donc que vous me parliez de cette sélection

**- Christine Pellicane :**

On dit plus repérer que sélectionner. Ceci constitue le travail des coordinateurs de quartier en début de cycle : 50% filles, 50% garçons ; des enfants de " toutes les couleurs " ; à Belleville, des enfants de famille favorisées et défavorisées ; à Mantes, des gamins de tous les quartiers du Val Fourré ; ce sont plus des quotas qu'une réelle sélection, il n'y a pas de casting.

---

### L'instrumentalisation

**- Nathalie**

Vous avez dit que vous n'instrumentalisiez pas les enfants, pouvez-vous donner quelques précisions ?

**- Amélie / Théâtre de l'Imprévu**

On travaille, nous aussi, avec des jeunes en milieu ouvert ou en insertion.

Vous avez dit que, quand on fait jouer à des enfants Shakespeare en alexandrins, d'un seul coup, les gens écoutent ; Qu'est ce qu'ils écoutent ?

**- Ahmed Madani :**

Le choix des alexandrins est un choix formel ; au départ c'était une curiosité de ma part sur ce propos de l'amour, une manière de provoquer sur cette question là.

Je me suis juste aperçu qu'après beaucoup d'essais, ils ont trouvé des mots justes ; ils ont eu à me convaincre, car moi, je n'étais pas du tout sûr de ce qui allait pouvoir se monter.

Quant à l'instrumentalisation des enfants pour servir un propos, ça rejoint la démagogie. Si je prends l'exemple des conflits que j'ai eu avec la municipalité qui me disait qu'il n'y avait pas assez d'enfants dans mes spectacles, là, le théâtre est instrumentalisé à des fins démagogiques socio-culturelles.

Dans la mesure où il y a des spectateurs qui ont détesté " Méfiez-vous de la pierre à barbe " pour le malaise que ça crée parce qu'ils y ont vu une facilité ; on pourrait dire qu'il y a eu une instrumentalisation sur un propos, alors qu'en réalité il y a une telle discipline à tenir tous ces enfants acteurs que l'instrumentalisation n'est pas le choix qui serait le plus facile. Or, moi, j'avais un propos d'auteur avec une exigence de publication ; j'ai d'ailleurs toujours notifié que ce texte ne pouvait pas être joué par des acteurs adultes. Ce texte, je ne l'aurais jamais écrit sans eux ; ai-je pu être en quelque sorte instrumentalisé par les enfants ?

Mais c'est vrai qu'il faut être très vigilant, car le simple fait de mettre un enfant sur scène fait que le spectacle fonctionne. On ne se pose pas ces questions avec le cinéma je ne sais pas pourquoi. □

---

**Le statut de l'enfant acteur, la rémunération.**

**- Une dame :**

Comment abordez-vous les difficultés soulevées par rapport au statut de l'enfant, entre amateur et professionnel ? Comment se bat-on pour qu'il passe d'un statut à l'autre à l'intérieur de nos projets selon les budgets, selon ce qu'on arrive à mettre en place au niveau de la production etc.

**- Chantal Dahan :**

J'aimerais, avant d'aborder cette question, que Claire Burlet puisse faire un point sur la place de l'enfant d'un point de vue législatif sur ces questions là.

**- Claire Burlet :**

Je travaille pour la Cie Image Aiguë à Lyon, dans laquelle je suis chargée de l'accompagnement éducatif et des autorisations de travail. J'ai fait, de plus, ma maîtrise sur le thème : " La condition de l'enfant artiste dans les arts vivants ".

Je me suis donc beaucoup penchée sur ces questions législatives.

Il existe une loi qui date de 1963 qui laisse l'opportunité à l'enfant de travailler dans des conditions professionnelles dans le monde du spectacle quand il n'est pas déchargé des obligations scolaires.

Il y a beaucoup de points à respecter, notamment que l'enfant ne joue qu'une fois par jour. Il y a aussi une autorisation individuelle à demander ; vous pouvez consulter mon mémoire à ce sujet !

Il est parfois difficile d'obtenir tous ces papiers, mais, ce qui est important c'est que cette loi permet un cadre régulateur pour éviter des déviances dans certaines pratiques dans un souci de protection de l'enfant.

Cette loi n'a pas évolué depuis cette date, à part une adaptation faite pour le cas des enfants mannequins.

**- Christine Pellicane :**

Toute l'équipe est professionnelle, mais pas les enfants. Les adultes répètent quatre fois par semaine, les enfants une fois ; ils ne tournent que pendant les vacances scolaires ou les week-ends ; quand ils doivent manquer l'école pour une tournée, comme celle au Mexique par exemple, on obtient préalablement un accord avec le rectorat. Ils ne sont pas payés, ils payent même un peu d'argent pour faire Tamèrantong, en fonction du quotient familial(les coordinateurs nous ont dit que c'était important de valoriser les loisirs auprès des familles).

Sur la question posée concernant le statut, je ne peux que parler de notre expérience. On ne veut pas en faire des comédiens, même si beaucoup d'inscrits font des études théâtrales par la suite. En tournée, ils jouent deux fois et après on a toute une organisation de colonie de vacances avec des activités prévues pour le loisir.

**- Ahmed Madani :**

On a eu, une fois, une relation avec les Services du Travail et ça s'est résolu très simplement, car la loi est très claire là-dessus : quand les enfants travaillent, donc s'ils sont salariés, il y a un fatras administratif très contraignant à fournir, mais quand ils ne travaillent pas il y a un vide législatif, ils sont corvéables à merci.

J'ai fait le choix de ne pas tirer profit de cette activité artistique au sein de la compagnie qui est financée par les autres spectacles professionnels de la compagnie, même si on aurait pu avoir de grosses distributions avec ces spectacles où il y a des enfants. Le fait qu'ils ne puissent jouer qu'une fois par jour amène une limitation à nos projets, mais je la trouve plutôt très saine. Ils ne sont jamais payés, ils ne payent jamais. J'y ai souvent pensé ; mais il faut savoir que lorsqu'ils ne sont pas payés, on nous dit " pas de problème " (sauf une fois à Avignon où cela a posé des problèmes au CFA qui nous ont dit de demander de l'argent au ministère pour payer les enfants). Dans la compagnie Image Aiguë, je comprends qu'il faille une personne qui ne s'occupe que de ça, sinon c'est ingérable.

**- Mohamed Ider :**

C'est notre choix qu'ils ne soient pas rémunérés. Sont-ils professionnels ? Non, mais pour moi, oui. Quand ils sont diffusés, le spectacle est vendu, mais ils ne sont pas payés. L'argent va à l'association qu'ils ont fondée et ils utilisent l'argent pour aller voir des spectacles, pour partir en voyage, et on s'en sert aussi pour les spectacles qu'on monte car on n'a pas beaucoup de subventions.

**- La dame :**

Je vous ai posé cette question car cela nous pose des problèmes. J'ai une troupe de jeunes qui tourne de plus en plus souvent ; on va jouer au Lucernaire plusieurs fois dans l'année et il m'a été dit, d'après le décret de 1952, qu'ils n'ont pas le droit, en tant qu'amateurs, de jouer plus de quatre fois/an.

**- Claire Burlet :**

Je sais à quel point il est difficile de trouver les informations et je veux bien vous faire une fiche technique.

**- Philippe Mourrat :**

Ca pose un autre problème qui est celui du professionnel amateur. Depuis qu'on fait les Rencontres à la Villette, on se heurte à ce problème là. Normalement à partir du moment où on fait payer une entrée, les gens qui sont sur scène doivent être rémunérés. Il faut argumenter et obtenir parfois une dérogation pour qu'ils ne soient pas payés ; cela a été le cas avec la troupe de Mohamed Ider ; la condition, pour qu'on soit couvert, était que le cachet versé à cette association soit égal au salaire minimum qu'aurait touché les enfants, charges incluses. Cela a fait partie des choses qui ont permis leur voyage à New York, mais c'est vrai que les choses ne sont pas claires.

On a sollicité les diverses administrations, dont la responsable des pratiques amateurs à la DMDTS au Ministère de la Culture, pour faire un travail de réflexion sur le statut des amateurs. On n'y est pas arrivé à cause du flou juridique qui aurait pu les mettre en défaut.

**- Chantal Dahan**

Il est évident que cette question des amateurs et des professionnels est directement liée à celle des enfants sur scène.

Ce qui se passe aujourd'hui est une vraie résultante d'un travail du terrain.

Le fait de multiplier ce type de travail va amener de plus en plus à travailler sur ces frontières là.

**- Béatrice Nicolas, Angoulême**

Je suis venue à cette table ronde parce que le concept de ces rencontres m'a intéressé et, intervenant moi-même en milieu rural, je pense que là-bas aussi on réfléchit, malgré ce que j'ai pu entendre tout à l'heure ; j'aimerais savoir si ces rencontres peuvent aussi s'ouvrir sur le milieu rural ?

**- Philippe Mourrat :**

C'est déjà ouvert sur le milieu rural ; le Ministère de l'Agriculture, de la Pêche, des Affaires Rurales et de l'Alimentation fait partie du Comité de pilotage des Rencontres ; c'est surtout l'enseignement agricole qui suit cela de très près.

---

**Amateur - Professionnel**

**- Chantal Dahan :**

J'aimerais que les professionnels qui sont ici nous donnent une parole sur cette question amateur-professionnel, par rapport aux enfants. Cela entraîne-t-il une tension dans les actions qu'ils conduisent ?

**- Gabriel Debray :**

C'est une question de cadre, et, vu que nous sommes sur du temps scolaire, l'approche est donc différente. On est dans une exigence professionnelle, mais je me refuse à considérer le gamin comme un professionnel, je ne veux pas me mettre dans la posture du metteur en scène avec des enfants captifs avec lesquels je serai sur une pratique professionnelle ; je suis d'abord avec des enfants et ce qui est important c'est leur parole.

**- Claire Burlet :**

Nous, on rémunère les enfants qui sont considérés comme des professionnels, mais effectivement, on n'est plus dans le même cadre ; nous sommes en résidence dans des théâtres, ce qui est fondamentalement différent.

**- Béatrice Nicolas :**

Je voudrais ajouter que notre but est de les ouvrir à une pratique artistique et aussi à devenir spectateurs, à réfléchir par le biais du théâtre, mais nous n'avons pas cet objectif d'en faire des professionnels.

**- Mohamed Ider :**

Ca ne vous dérange pas qu'ils puissent le devenir, quand même ? Moi je trouve que ce serait tant mieux !

**- Gabriel Debray :**

Dans notre association, Ombre et Lumière, je n'ai pas vraiment d'avis là dessus, je pense que c'est affaire de sincérité. Avant de venir ici, je ne savais même pas qu'une démarche si exigeante et sur une telle durée, comme celle de Tamèrantong, était possible.

---

### Du leurre au rêve

**- Linda Seraf / animatrice, Paris 10<sup>ème</sup> :**

Je suis plus sur le domaine de l'animation avec des jeunes. Je voudrais faire le lien avec le foot et l'instrumentalisation par rapport au phénomène de star ; ne pensez-vous pas qu'en parlant de professionnalisme on ne les amène pas à se leurrer sur leur avenir ?

J'aimerais aussi savoir, par le biais du théâtre, ce que vous cherchez à mettre en place ?

J'aimerais entendre des témoignages sur cette notion de devenir acteur de sa vie.

**- Philippe Mourrat :**

C'est ce terme de leurre qui m'interpelle. Les enfants ne sont pas des irresponsables ; si on ne leur raconte pas des mensonges, ils ne sont pas fous, ils savent que tout le monde ne devient pas Zidane ; il suffit de ne pas leur raconter des bobards !

Je voudrais juste raconter une anecdote sur une expérience que j'ai vécu il y a une quinzaine d'années quand je travaillais dans le cadre des quartiers difficiles. On avait, dans un atelier chanson, un groupe de jeunes filles très performantes. Comme elles faisaient de plus en plus de scène et avaient du talent, j'ai proposé qu'on monte un stage d'insertion sociale et professionnelle afin de les former sur des aspects juridiques et techniques. On m'a répondu que c'était leur proposer du mensonge, du leurre. Or, ce groupe est professionnel depuis plus de 10 ans, il en est à son quatrième album, c'est une entreprise qui fait vivre sept personnes.

**- Christine Pellicane :**

Je comprends ce que la demoiselle veut dire quand elle parle de leurre pour le foot ; à Belleville, les gamins ne vivent qu'avec ce rêve de devenir un jour Zidane. En plus ce sont des gamins qui n'ont pas la chance d'avoir les moyens d'être accompagnés dans leur projet, donc le leurre, il existe. Leur entraîneur leur bourre le crâne et on voit ces jeunes, quelques années après, qui ont tous arrêtés le foot et se sont mis à la bière ou à la drogue...

**- Une dame, metteur en scène :**

C'est au cinéma qu'il y a du rêve possible ; le théâtre c'est fatigant, il faut s'y coltiner, je crois que ça leur apporte des choses dans le moment et c'est toujours ça d'acquis.

**- Chantal Dahan :**

Mohamed Ider dit, lui, que le rêve l'a sauvé... Il faut bien à un moment être animé dans l'âme, avoir la possibilité de...

**- Mohamed Ider :**

Les rêves franchement, ils m'ont sauvé grave ! J'ai des souvenirs d'enfant à l'école, quand l'institutrice me demandait ce que je voulais faire quand je serai grand et je répondais " prof de danse ", et toute la classe se pétaït de rire... Je me suis pris aussi pour Maradona et j'en suis pas mort !

**- Une jeune femme, centre social à Belleville**

J'ai aussi travaillé autour du masque avec des jeunes dont certains ont joué dans le spectacle de Tamèrantong. Je pense que ces expériences sont un peu un danger car ce sont des enfants qui n'ont pas beaucoup d'autres expériences par ailleurs, et je pense qu'il faut qu'ils aient des moyens, au moins de l'information, pour savoir comment ces rêves peuvent se concrétiser, ils ne vont pas trouver leur chemin tous seuls. Il faut leur donner des pistes.

**- Christine Pellicane :**

Moi, je crois qu'on a besoin de rêve pour respirer, surtout ces gamins là, ils en ont besoin plus que tout. Les plus malheureux sont justement ceux qui n'en ont pas, donc, le rêve, il ne peut pas être un danger. On est là pour les aider à bien grandir.

**- Gabriel Debray :**

Une jeune fille me disait un jour, dans le cadre d'un atelier de pratique artistique, " il en faut de la sueur pour faire rêver les gens " ; je crois que si on comprend que c'est du travail, le rêve est important car il fait avancer. Le leurre il est bien plus véhiculé par la télévision que par les arts vivants.

**- Rachel Tanguy, éducatrice :**

Notre réflexion, c'est justement comment amener des jeunes en grande difficulté à rêver , car on se trouve avec des jeunes qui sont en grande inertie. Pour le rap et le hip hop, ils sont un peu dans la consommation et le leurre, et il faut qu'ils aient en face d'eux un vrai prof pour leur faire prendre un peu de distanciation , mais souvent on n'en a pas, de vrais profs...

Nous, on essaye de faire des ateliers culturels, mais je me demande comment vous faites pour les faire tenir sur cinq ans, alors que nous, même d'un mercredi à l'autre on n'y arrive pas ! Je pense que c'est parce que vous avez beaucoup travaillé, que vous commencez à être reconnus, ou alors l'idée du spectacle qui fait que les jeunes accrochent à vos actions sur la durée.

**- Christine Pellicane :**

Le spectacle est moteur c'est sûr. Je pense qu'il n'y a que le long terme qui peut lutter contre ça. On les cerne avec la technique, on ne les lâche pas. Et puis, c'est notre métier, on ne fait que ça et on met des moyens humains pour leur amener ce qu'il faut.

**- Mohamed Ider :**

Le meilleur des mots est le projet à long terme.

**- Rachel Tanguy, éducatrice :**

On en est au tout début, mais se sont des petits diables qui sont à fond dans la consommation et refusent la contrainte de l'engagement sur un projet d'atelier. Ce qui nous intéresse à priori ce n'est pas l'objet, on a peut-être tort d'ailleurs, mais d'être en relation et de faire des choses avec eux. Ce sont des jeunes qui sont inscrits dans rien.

**- Mohamed Ider :**

Je donne en ce moment des cours en prison ; sur douze jeunes qui étaient inscrits la première année il y en a qu'un qui s'en est sorti et pratique cette danse ; pour moi c'est une satisfaction. Cette année ils sont plus nombreux ; vu qu'on leur a montré un spectacle de notre compagnie, ils veulent monter un spectacle dans la prison. Moi, j'invente rien, je me sers énormément de ce qu'il y a à l'intérieur d'eux pour pouvoir créer des choses.

**- Gabriel Debray :**

Je travaille aussi avec des primo arrivants asiatiques avec l'association Culture en Partage ; on s'est aperçu que l'important c'est de mélanger les enfants qui n'ont pas les mêmes réalités, il faut de la mixité sociale.

**- Ahmed Madani :**

Dans l'enfant c'est simplement la vie qui coule, je le répète, car nous sommes dans ce parcours là ; on a devant nous un être qui est en construction et on ne sait pas du tout ce que sera son avenir ; on participe seulement à cet avenir. Je crois que le vrai leurre est de penser que ce que nous faisons est impossible. On participe à la vie de notre société en tant qu'artiste et on sait qu'on peut, peut-être, contribuer à ce qu'un enfant, un seul, dérive doucement vers l'autre rive, la notre, celle où l'on peut rêver jusqu'à cent ans.